

PARTICULARITÉS COMBINATOIRES DU FRANÇAIS EN AFRIQUE : ESSAI MÉTHODOLOGIQUE

Peter Blumenthal
Université de Cologne

1. « Sémantisme » et « profil combinatoire »

La présente contribution a pour but d'étudier la formation de variétés du français en Afrique noire, spécialement dans le langage de la presse. L'idée générale avancée ici se résume en deux hypothèses de travail¹ :

(a) c'est par le biais de la fréquence relative des combinaisons de certains mots dans le corpus, donnée facilement quantifiable grâce aux apports de la linguistique informatique, que se manifestent les particularités d'un style (*cf.* Blumenthal 2006a), d'un registre, voire des variétés d'une langue ;

(b) les caractéristiques de cette combinatoire peuvent nous renseigner sur les objectifs, parfois d'ordre idéologique et plus ou moins camouflés, poursuivis par tel groupe d'auteurs, mais dans de nombreux cas aussi sur des structures plus collectives et fondamentales, par exemple les normes d'interaction communicative en vigueur dans une société ou la manière dont cette société perçoit le référent des mots analysés².

Ajoutons que les accompagnateurs « spécifiques » (terme à préciser plus bas) des mots étudiés (« mots-pivots ») dans un grand corpus correspondent souvent aux réponses que fournissent les tests d'association libre, ce qui donne à penser que les principes du comportement associatif coïncident partiellement avec ceux qui conditionnent les liens syntagmatiques entre les mots – vieille idée de la psychologie associationniste (*cf.* Hörmann 1977 : chap. VI). De l'analyse de la combinatoire, on peut donc attendre des informations sur les aspects du mot relevant de sa fonction au sein d'une société (mot comme *keyword*, voir ci-dessous 2.5), mais aussi sur sa dimension psychologique. Voilà les arguments qui nous poussent à croire que l'examen systématique de la combinatoire peut livrer des faits linguistiques importants et dignes d'être pris en compte pour la détermination d'une variante.

Les outils conceptuels dont nous avons besoin sont peu nombreux ; il s'agit essentiellement de la notion de « **sémantisme** », « ensemble de valeurs prises en charge par un ou des signes » (*Petit Robert*), somme des connaissances linguistiques

¹ La première hypothèse peut s'appuyer sur des observations analogues faites dans le *post-colonial English*, dont Schneider (2007 : 46) esquisse les traits caractéristiques ainsi : « In descriptive terms, it is interesting that in its early stages this indigenization of language structure mostly occurs at the interface between grammar and lexis, affecting the syntactic behavior of certain lexical elements. Individual words, typically high-frequency items, adopt characteristic but marked usage and complementation patterns ».

² De nouveau, un parallèle avec les recherches concernant l'anglais en Afrique s'impose (*cf.* Schmied 1991 : 91-98).

et encyclopédiques que la communauté des locuteurs peut avoir d'un mot, ainsi que de celle de **profil combinatoire**.

Deux grandes voies s'offrent pour construire une vision d'ensemble du sémantisme d'un mot, et cela dans le cadre de modèles qui tirent profit, d'une part, des concepts traditionnels de réseau lexical et / ou de trait sémantique (cf. Engelkamp 1985), de l'autre, des apports plus récents de la sémantique cognitive privilégiant l'idée de schéma conceptuel (voir ci-dessous) :

(a) la méthode « mentale », dont le principe (certainement jamais respecté dans son intégralité sur le plan pratique) consiste à explorer ce que représente un mot pour les locuteurs, en leur demandant des définitions, des associations, des évaluations, des emplois jugés typiques ainsi que des descriptions ou narrations qui illustrent leurs connaissances ; les données ainsi obtenues ne sauraient représenter que la matière brute permettant au linguiste d'esquisser le modèle du sémantisme. Les définitions des acceptions d'un mot dans un bon dictionnaire devraient fournir une contribution précieuse à ce modèle, dont elles ne sauraient toutefois constituer qu'un segment ;

(b) la méthode « textuelle », qui consiste dans l'exploitation des observations et des calculs faits, à propos de l'usage des mots, dans de grands corpus informatisés, et surtout dans l'interprétation des « profils combinatoires », disponibles sous forme de diagrammes. Ces calculs ont pour but la détermination des accompagnateurs spécifiques³ (dits aussi « collocatifs » dans notre terminologie) d'un mot-pivot et permettent des conclusions concernant entre autres :

- ses traits sémantiques (exemple : aspect lexical, degré d'abstraction selon les critères de Lyons (1977 : chap. 11.3)),
- les schémas cognitifs (spatiaux, causals, etc.) dans lesquels il entre⁴,
- les domaines onomasiologiques qui sont les siens (à déterminer selon les critères des thésaurus),
- la manière dont la communauté linguistique perçoit le phénomène désigné par le mot, conformément à la « perspectivisation »⁵ qu'il accomplit (cf. l'*ideational metafunction* de la langue chez Halliday & Matthiessen (2004 : 20s)),
- ses présuppositions et implications,

³ Plus fréquents que l'on n'aurait pu le prévoir sur la base d'une distribution aléatoire des mots ; nous utilisons le calcul *log likelihood* pour identifier les mots dont la cooccurrence avec le mot-pivot dépasse le seuil de probabilité (cf. Blumenthal & Diwersy & Mielebacher 2005).

⁴ Cf. Lakoff 1987 : 68ss, 118ss, 269ss.

⁵ À propos de cette notion, cf. Tomasello (2004 : 113, 143) et Geeraerts & Cuyckens (2007 : 5) : « The *perspectival nature of linguistic meaning* implies that the world is not objectively reflected in the language : the categorization function of the language imposes a structure on the world rather than just mirroring objective reality ». En ce sens, la perspectivisation constitue essentiellement un fait de la *langue*. Mais dans la mesure où ce phénomène peut aussi être conditionné par la *parole*, il nous intéresse dans le cadre de nos analyses contextuelles ; il s'agit alors du fait que des contextes stéréotypes d'un mot-pivot concentrent l'attention sur un certain aspect du référent. Ainsi, le nom *euphorie*, figurant typiquement dans le syntagme prépositionnel *dans l'euphorie* en tant que complément scénique, semble référer surtout à une situation, alors que son synonyme *enthousiasme* (souvent dans la combinaison *avec enthousiasme*) se présente plutôt comme une qualité.

- les contre-forces auxquelles fait penser son référent ainsi que les circonstances simultanées, précédentes ou subséquentes,
 - sa valeur argumentative dans divers genres (ressortissant à la « textual metafunction » de Halliday & Matthiessen (2004 : 19s)),
 - son rôle stéréotypé dans les interactions sociales (*interpersonal metafunction* chez Halliday & Matthiessen (*loc. cit.* ; voir ci-dessous 3.9)),
 - les jugements de valeur ou connotations affectives qu'il comporte,
 - le réseau des mots qui lui sont associés sur le plan discursif, ces mots correspondant souvent à des associations psychologiques⁶ ou aux éléments du scénario évoqué par le référent du mot-pivot,
 - la valeur sémantique des constructions syntaxiques les plus courantes dans lesquelles figure le mot (pour les noms par exemple une éventuelle propension à la fonction sujet) ainsi que les rôles sémantiques assumés (agent, patient, etc.),
 - la structure de sa polysémie et le rapport entre ses acceptions repérables dans le corpus.

Notre méthode sera celle précisée sous (b). L'énumération ci-dessus, forcément incomplète, mais aussi partiellement redondante, n'a évidemment rien d'original. Une grande partie de ses éléments se retrouvent dans diverses listes ou schématisations qui exposent :

- les « dimensions sémantiques » du nom (*cf.* les travaux sur la collocation, par exemple Tutin *et. al.* (2006 : 49)),
- les types de liens entre un mot et son environnement (*cf.* les recherches psycholinguistiques sur la cooccurrence privilégiée et l'amorçage / *priming*, Hoey (2005 : 13)),
- les composantes de la signification du mot dans la perspective de la sémantique cognitive (*cf.* Evans & Green 2006 : 192s, 458s),
- les éléments de la représentation des connaissances accomplie par les mots (*cf.* les recherches en sciences cognitives et en sémiotique, par exemple Nöth (2000 : 231), Le Ny (2005 : chap. 4, et p. 366ss)).

La seule nouveauté que nous puissions apporter aux nombreuses recherches dans ce domaine est l'application de méthodes quantitatives à la linguistique différentielle. Nous essayerons de quantifier, pour quelques noms étudiés dans nos corpus hexagonal et africain, le poids de certaines des caractéristiques indiquées en (b). Ce faisant, nous partirons, pour la description du comportement combinatoire de chaque mot, de données empiriques et statistiques, et non pas d'une liste établie d'avance de « fonctions lexicales » définies dans l'esprit de Mel'čuk – ce qui serait également possible d'un point de vue méthodologique⁷.

Pour notre comparaison entre cooccurrences spécifiques dans des textes provenant d'Afrique noire et de l'ancienne métropole, nous nous servons de corpus de presse (Diwersy 2010), en attendant de les compléter par des corpus littéraires que nous sommes en train de constituer en scannant des romans francophones africains. Pour l'Afrique, nous nous appuyerons sur un échantillon de la presse

⁶ *Cf. Dictionnaire des associations verbales du français* (2010).

⁷ *Cf. Mel'čuk* (1998) ; ainsi pourrait-on se demander à propos de chaque mot-pivot quelles fonctions lexicales sont attestées avec quelle fréquence dans les corpus.

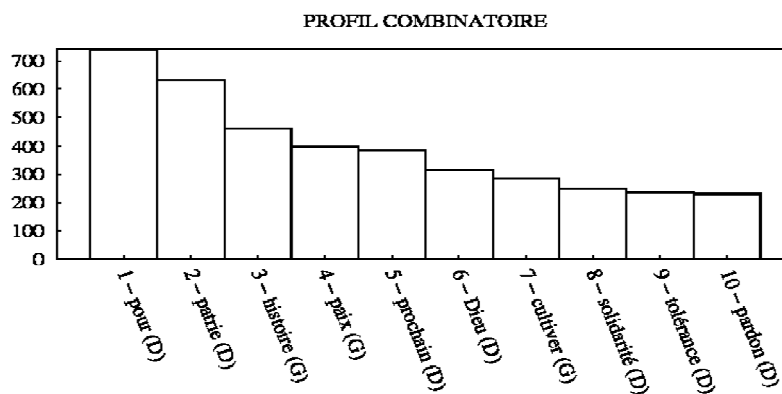
francophone d'environ 40.100.000 mots, comportant *Cameroon Tribune* (2005, 2006, 2008), *Mutations* (2007, 2008 ; camerounais), *Fraternité Matin* (2007, 2008 ; ivoirien) et *Le Soleil* (2007, 2008 ; sénégalais). Ce corpus sera comparé à divers journaux hexagonaux, nationaux ou régionaux. Pour disposer d'un corpus hexagonal (39.600.000 mots) équivalent à l'africain sur le plan quantitatif, nous avons réuni la moitié d'une année du *Monde* (les mois pairs de l'année 2002, 12.800.000 mots) et une année de *Sud Ouest* (année 2002, 26.800.000 mots) – en espérant parvenir, grâce à ce mélange de styles sensiblement différents, à un regroupement de textes à peu près représentatifs des diversités qui se rencontrent dans la presse de France. Toutefois, à l'occasion, nous examinerons ces deux journaux individuellement.

2. Études de cas

2.1. Amour

Commençons par l'étude de l'environnement d'un nom dont l'usage semble hyper-ritualisé, parce qu'instrumentalisé idéologiquement, dans la presse africaine : *amour*.

Tableau 1. Cooccurents spécifiques d'*amour* dans un échantillon de presse africaine (fenêtres de 5 mots à gauche [=G] et à droite [=D], noms, verbes, adjectifs, prépositions) ; l'accompagnateur le plus spécifique, la préposition *pour*, obtient un score de *log likelihood* de plus de 700 (cf. note 2)



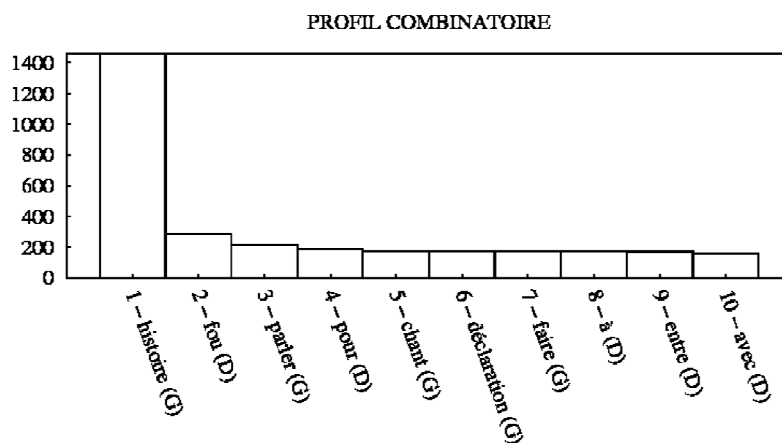
Après la préposition *pour*, hautement spécifique, servant de charnière entre le mot-pivot et ses arguments, se présentent dans le contexte droit d'*amour* quelques noms à connotation positive, dont la valeur idéologique (politique et / ou religieuse) apparaît à l'évidence : *patrie*, *prochain*, *Dieu*, *solidarité*, *tolérance*, *pardon*. Le nom *paix*, placé à gauche, appartient au même paradigme sémantique. Voici quelques citations susceptibles d'illustrer le type de contexte :

- (1) [...] des dizaines de milliers d'élèves des écoles primaires ont entretenu l'assistance par les chants patriotiques aussi engagés les uns que les autres soutenus par les thèmes faisant la référence à la conscience civique des Camerounais : l'**amour** de la **patrie**, la fierté nationale, l'honnêteté, la lutte contre la corruption, etc. (*Cameroon Tribune* 2005)
- (2) Dans ce processus si important de l'histoire de la Côte d'Ivoire, elle [Miss Côte d'Ivoire] entend parcourir le pays, de concert avec le ministère de la Réconciliation nationale, pour parler de **paix**, d'**amour**, de pardon et de fraternité aux jeunes. (*Fraternité Matin* 2008)

Il n'est pas inintéressant de noter qu'*amour* s'emploie typiquement au sein de coordinations avec ses accompagnateurs attirés, auxquels il est lié par une affinité paradigmatique.

Dans *Le Monde*, nous rencontrons une image presque totalement différente de l'environnement d'*amour*.

Tableau 2. Cooccurents spécifiques d'*amour* dans *Le Monde* 2002 (fenêtres de 5 mots à gauche [= G] et à droite [= D], noms, verbes, adjectifs, prépositions)



Le profil combinatoire du même mot dans *Sud Ouest* (2002), qui débute également par *histoire*, ressemble à celui du *Monde*. Les valeurs érotiques des mots du voisinage sautent aux yeux : *histoire d'amour*, *amour fou*, *déclaration d'amour*, *faire l'amour*, etc. Ces mêmes valeurs, sans être inexistantes dans la presse africaine (voir la troisième place d'*histoire* au tableau 1) n'y occupent que les rangs inférieurs du profil calculé pour les 50 accompagnateurs les plus spécifiques. Que faut-il conclure à cet égard de la comparaison entre presse africaine et presse hexagonale ? Il nous semble hautement probable que le paradigme des accompagnateurs d'ordre politique dans la presse africaine représente un pur produit de la propagande faite par les détenteurs du pouvoir et ne reflète pas le comportement associatif du locuteur moyen. Mais si l'on voulait dépasser, dans ce domaine, le stade des hypothèses, il faudrait s'appuyer sur d'autres données, par exemple les profils combinatoires

obtenus à partir de corpus africains littéraires ou des expériences d'association auprès d'un échantillon représentatif de la population francophone. Jusqu'à preuve du contraire, nous considérons donc que la combinatoire affichée au tableau 1 correspond à un usage très particulier et à une forte perspectivisation, à des fins sans doute manipulatoires dans nombre de cas, du mot *amour* par les contextes volontairement stéréotypés. Tout ceci concourt à montrer que le profil combinatoire africain relève d'un conditionnement extralinguistique.

2.2. Tristesse

La tristesse n'étant guère un sentiment idéologiquement exploitable, la comparaison des profils offre davantage de chances que le cas d'*amour* de renseigner, sinon sur des sensibilités différentes d'un continent à l'autre, du moins sur des dissemblances de perspectivisation qui ne sauraient être dues à la langue de bois. Les différences combinatoires qui se manifestent sont en effet trop subtiles pour pouvoir faire l'enjeu d'une manipulation politique de gros calibre. Observons d'abord les accompagnateurs les plus spécifiques (avec indication de la zone gauche ou droite et du score de *log likelihood*) :

Presse africaine : 1 : (*se*) *lire* (D) : 339 ; 2 : *désolation* (D) : 293 ; 3 : *avec* (G) : 194 ; 4 : *profond* (G) : 163 ; 5 : *grand* (G) : 150.

Le Monde 2002 : 1 : *profond* (G) : 109 ; 2 : *exprimer* (G) : 97 ; 3 : *colère* (D) : 79 ; 4 : *avec* (G) : 74 ; 5 : *infini* (G) : 72.

Sud Ouest 2002 : 1 : *avec* (G) : 249 ; 2 : *colère* (D) : 70 ; 3 : *apprendre* (G) : 59 ; 4 : *disparition* (D) ; 5 : *infiniment* (G) : 54.

La combinatoire de *tristesse* dans *Sud Ouest* est hautement stéréotypée, étant donné que quatre sur cinq des accompagnateurs les plus spécifiques appartiennent au même type de phrase standard des nécrologies : « c'est avec infiniment de tristesse que nous apprenons la disparition de [...] ».

Le seul mot se trouvant en dehors de ces phrases toutes faites est *colère*, en très bonne position aussi dans *Le Monde*. Voici trois exemples typiques de la cooccurrence *tristesse* / *colère* dans les quotidiens hexagonaux :

(3) S. F. avoue un mélange de **tristesse** et de 'très grande **colère**'. (*Sud Ouest* 2002)

(4) Les socialistes ont dit leur **tristesse** et leur **colère**, hier soir. (*ibid.*)

(5) Enfin, Alliance, second syndicat chez les gardiens de la paix, a exprimé « sa **tristesse** et sa **colère** » après l'accident. (*Le Monde* 2002)

Il s'agit en effet la plupart du temps de coordinations des deux noms, qui désignent le vécu de personnes **exprimant** leurs émotions ; le verbe *exprimer* figure d'ailleurs au deuxième rang des accompagnateurs dans *Le Monde*.

En revanche, l'accompagnateur verbal de loin le plus spécifique de *tristesse*, souvent coordonné avec *désolation*, dans la presse africaine est (*se*) *lire*, le verbe *exprimer* étant très rare ; exemples :

(6) La **tristesse** et la **désolation** se **lisent** encore sur le visage du couple Samè Mboulè. La voix s'étrangle lorsque Jacques Samè évoque les circonstances de la mort de son fils de 18 mois. (*Mutations* 2008)

- (7) Samedi matin, la **tristesse** se **lisait** sur le visage des commerçants, propriétaires des établissements ainsi sinistrés. (*Cameroon Tribune* 2006)

D'une manière générale, la tristesse est moins un sentiment exprimé qu'une attitude relevée par des observateurs extérieurs. Le référent de *tristesse* est donc vu sous des angles opposés, subjectif en France, objectif en Afrique. Chacune des perspectives pourrait se combiner avec l'un ou l'autre des accompagnateurs nominaux spécifiques, *colère* ou *désolation*. Mais quand on regarde bien les contextes, on se rend compte que *colère* va dans le sens d'une subjectivité exprimée qui prélude à une éventuelle réaction au malheur arrivé, alors que *désolation* renforce l'idée de prostration causée par une catastrophe.

Ces quelques observations sur les accompagnateurs les plus spécifiques, qui relèvent de réseaux associatifs différents, donnent à penser que le référent de *tristesse* correspond à des perspectivisations différentes dans nos corpus africains et hexagonaux : tout se passe comme si *la tristesse* des journaux africains n'était pas la même que celle de la presse hexagonale. Il est vrai qu'une telle explication par la perspectivisation a quelque chose de provisoire, voire de circulaire, sorte de bouche-trou laissant espérer une analyse psychosociale plus fine⁸.

2.3. Solitude

Solitude, le troisième mot dont nous allons discuter dans cette série, ne désigne pas un sentiment, mais une situation ou un état. Sa pertinence affective, le liant aux autres mots-pivots étudiés, ressort du fait qu'il entre souvent dans le syntagme *sentiment de solitude*.

L'étude comparée de *solitude* soulève un problème méthodologique en raison de l'énorme différence fréquentielle entre les corpus africain (87 occurrences) et hexagonal (563 occurrences) : dans la presse africaine, *solitude* est un mot rare. Et pourtant, 87 occurrences auraient statistiquement suffi pour établir un profil combinatoire approximatif si ces emplois ne se distinguaient pas par une grande particularité : ils proviennent majoritairement soit de citations de personnalités françaises, soit de contextes où il est question de littérature (surtout l'*Étranger* de Camus) ou d'art français. Ainsi, dans un effort certainement louable, les « nègres » du président Sarkozy ont-ils essayé de tenir compte, dans la préparation de discours à prononcer lors de voyages en Afrique, de sentiments qu'ils supposaient auprès d'Africains. Cette tentative donne des phrases du type suivant à propos des jeunes candidats à l'émigration :

- (8) [...] pour laisser derrière soi les lieux familiers où l'on a été heureux, l'amour d'une mère, d'un père ou d'un frère et cette solidarité, cette chaleur, cet esprit communautaire qui sont si forts en Afrique. Je sais ce qu'il faut de force d'âme pour affronter le **dépaysement**, l'**éloignement**, la **solitude**. Je sais ce que la plupart d'entre eux doivent affronter comme épreuves, comme difficultés, comme risques. (N. Sarkozy cité par *Le Soleil* 2007)

⁸ Est-ce la vieille idée faisant de la tristesse une tare morale qui favorise son camouflage en Afrique ? La lacanienne C. Soler (2011 : 68) note à propos de cette notion : « La thèse sur la tristesse est connue : ce n'est pas un état d'âme, c'est une faute morale ».

Puisque ce discours présidentiel a été cité ou paraphrasé à maintes reprises dans la presse africaine, *dépaysement* et *éloignement* comptent parmi les accompagnateurs les plus spécifiques de *solitude* dans le corpus africain. Or, tout cela n'est qu'une douce illusion, due à l'effort d'empathie fait par un Européen en Afrique. Vu que le corpus journalistique ne fournit pas de résultats exploitables sur *solitude*, nous avons essayé d'explorer les associations autour de ce mot par quelques conversations avec des amis africains, en l'occurrence guinéens. Nous avons cru comprendre que la solitude, dans un environnement africain, pouvait passer pour le stigmate du « méchant », isolé par ses congénères.

Dans la presse hexagonale, *solitude* est à la fois fréquent et très typé quant à son voisinage. Ainsi dans *Sud Ouest*, les accompagnateurs les plus spécifiques de *solitude* sont *rompre*, *briser*, *isolement*, *souffrir*, *grand*, *pesant*, *vulnérabilité*. Exemple :

- (9) Dans l'appartement d'en face, une dame est seule. Il est 10 heures et elle attend... elle attend lundi. Pour **rompre** sa **solitude**, les bénévoles de la société Saint-Vincent-de-Paul et des équipes Saint-Vincent organisent, une fois par mois, un 'dimanche pour tous', un moment de partage et d'amitié autour d'une animation.

Depuis longtemps, la solitude a été reconnue comme l'un des fléaux de nos sociétés occidentales modernes. Toute commune ou paroisse française qui se respecte ne propose-t-elle pas des programmes pour combattre surtout l'isolement des personnes âgées ? En revanche, dans les sociétés africaines, le phénomène de la solitude semble trop exotique pour qu'une perspectivisation élaborée, fondée sur une combinatoire stéréotypée, se mette en place.

2.4. Volonté

Que l'on n'imagine pas, sur la foi des exemples discutés jusqu'ici, que la combinatoire des mots du vaste domaine psychique suive toujours des voies divergentes en Afrique et en Europe. Les contraintes liées au jargon prédominant du genre de texte ou à la thématique traitée peuvent être si fortes que nous nous trouvons face à des profils combinatoires presque identiques dans les deux corpus. Cette observation vaut pour le nom *volonté*, qui forme avec l'adjectif *bon* l'unité polylexicale *bonne volonté* 'disposition à bien faire, à faire volontiers' (*Petit Robert* sous **volonté**), extrêmement fréquente dans les trois types de journaux étudiés. Voici les listes des cooccurrents les plus spécifiques :

Corpus africain : *bon*, *politique*, *réaffirmer*, *afficher*, *manifeste*, *traduire*, *exprimer*, *gouvernement*.

Le Monde 2002 : *bon*, *politique*, *afficher*, *réaffirmer*, *afficher*⁹, *manifeste*, *gouvernement*.

Sud Ouest 2002 : *bon*, *politique*, *avoir*, *réaffirmer*, *afficher*, *faire*, *réel*, *marquer*, *affirmer*.

⁹ À droite du mot-pivot.

Mis à part *bon*, collocatif de loin le plus spécifique, *volonté* s'avère être un nom à voisinage presque totalement communicatif, du moins dans le langage politique et journalistique. En poussant plus loin l'analyse, on découvre aisément la principale raison de ce comportement combinatoire : la recherche d'effets d'annonce de la part des hommes politiques. « Réaffirmer sa volonté de... » dans la bouche d'un homme politique, c'est en général réitérer une promesse publique, donc accomplir un certain acte de langage. Comme le montrent les autres verbes spécifiques, *volonté* se prête surtout à cette finalité pragmatique dans le corpus journalistique¹⁰. Il n'est pas étonnant que notre corpus des romans français de la deuxième moitié du XX^e siècle (tiré de *Frantext*) se comporte très différemment à cet égard, comme le montrent les lexèmes accompagnateurs spécifiques : 1 : *bon* ; 2 : *mauvais* ; 3 : *Dieu* ; 4 : *imposer* ; 5 : *dernier* ; 6 : *puissance* ; 7 : *indépendant* ; 8 : *plein* ; 9 : *mettre* ; 10 : *éduquer*. La combinaison *bonne volonté*, contrebalancée par son antonyme *mauvaise volonté* dans les romans, y figure le plus souvent en tant que complément déterminatif du type *hommes de bonne volonté* et assume le rôle d'épithète laudative.

2.5. Respect

Avant d'expliquer tout l'intérêt que mérite le mot *respect* dans une étude variationnelle, nous voudrions esquisser la démarche à suivre dans cette longue section. Il s'agira de cerner quelques particularités du sémantisme de ce mot dans le corpus africain par une série de calculs qui dégageront les différences d'emploi dans la presse africaine et la presse hexagonale. Saisies d'abord de façon purement statistique, les différences nous feront découvrir des phénomènes qualitatifs concernant entre autres des collocatifs typiquement africains, des divergences dans la répartition des acceptions, voire l'émergence de constructions inattendues en français africain. Cette voie nous conduira, au-delà des considérations lexicales, grammaticales et textuelles (concernant la valeur argumentative du mot), jusqu'au seuil de l'ethnographie de la communication, conçue comme une sociolinguistique interactionnelle¹¹.

Si le nom *respect* retient notre attention encore plus que les autres, c'est d'abord en raison de son statut de mot-clé : *respect* s'avère hautement typique du corpus africain comparé à celui hexagonal ; comme on le verra (et pour faire bref), cette fréquence relative élevée correspond au fait que l'attitude ou le sentiment désignés par ce nom jouent apparemment, dans la société africaine, un rôle plus important dans le discours journalistique qu'en France. Quelques chiffres : *respect* compte 5.423 occurrences dans le corpus africain, contre 2.940 dans le corpus hexagonal (seulement 54 % des occurrences dans le corpus africain). *Respect* est donc un mot-clé au sens statistique du terme, mais aussi un *keyword* sociologique au sens de Raymond Williams (1976 : 13).

¹⁰ Notons en passant que d'autres actes de langage du domaine politique souvent rapportés par la presse apparaissent sous des formes très différentes en Afrique et en Europe (v. Blumenthal 2010 à propos d'*exhorter*).

¹¹ Cf. Charaudeau & Maingueneau (2002), sous « Ethnographie de la communication », « Ethnométhodologie », « Éthos ». Cf. Tannen 2004, Saville-Troike 2004.

C'est ensuite en raison du caractère représentatif de son comportement combinatoire. Car si les accompagnateurs les plus spécifiques de *respect* se recoupent largement en Afrique et en France¹², c'est dans les rangs inférieurs, *grosso modo* au-dessous du cinquantième rang de spécificité, que commencent à se manifester des différences entre les variétés du français des deux continents. Sur la base de tests comparatifs que nous avons faits pour de nombreux mots, cette situation semble assez typique des différences d'usage entre les deux styles journalistiques : les combinaisons les plus spécifiques des mots fréquents se ressemblent dans une large mesure, alors que des divergences se font jour dès que l'on observe les combinaisons occupant des rangs de spécificité moyens ou inférieurs.

Plus précisément et en termes statistiques, le rapport entre les combinaisons très fréquentes et les combinaisons moins usuelles du nom *respect* dans les deux corpus se présente ainsi : le score de similarité calculé¹³ pour les 50 premiers collocatifs de *respect* dans les journaux hexagonaux d'une part, les journaux africains de l'autre, est de 0,68 (il serait de 1 si les accompagnateurs de *respect* étaient strictement les mêmes dans les deux corpus). Mais si l'on étend la comparaison à l'ensemble des collocatifs « spécifiques », c'est-à-dire non aléatoires, ce score descend à 0,65 – au lieu de remonter, comme on le constate régulièrement dans la comparaison de corpus hexagonaux entre eux (par exemple *Le Monde* vs *Sud Ouest*). Sans entrer ici dans les détails plutôt complexes du calcul¹⁴, on peut retenir que les deux chiffres indiqués confirment mathématiquement ce que nous avons déjà observé de façon empirique : les combinatoires africaines et hexagonales se ressemblent surtout dans les hautes fréquences.

Étant donné la fréquence bien plus élevée de *respect* dans le corpus africain, il n'est par ailleurs pas étonnant que ce mot comporte davantage d'accompagnateurs spécifiques (« collocatifs ») dans le corpus africain, à savoir 570 vs 402 dans le corpus hexagonal. Cette combinatoire plus riche correspond quantitativement à la fréquence absolue de *respect* dans les journaux africains et qualitativement, à son statut discursif de notion centrale dans ce que Roland Barthes appelait « écriture » : le reflet du soubassement idéologique des textes que nous trouvons dans le corpus africain. Précisons qu'en ce qui concerne la valeur argumentative (cf. Caron 2001 : 10) de *respect*, il ne s'agit pas d'un système idéologique explicitement formulé ou identique dans les divers quotidiens composant le corpus, mais de références récurrentes à des systèmes de valeurs dont la présence est soit présumée, soit affirmée en tant que norme sociale. Lorsque le respect dont parlent les journaux est présumé, servant par conséquent de toile de fond à l'argumentation, il porte en général sur les valeurs qu'incarne le passé, essentiellement les « traditions »,

¹² Le verbe de loin le plus spécifique autour de *respect* est *veiller* (*veiller au respect*) dans les deux corpus. Il s'agit d'un verbe support (*veiller au respect* = 'faire en sorte que soit respecté') qui a une valeur aspectuelle continuative et présuppose l'existence préalable du respect, alors que la collocation typiquement africaine *prescrire le respect* (voir plus bas) est inchoative et asserte la genèse du respect. Notons que dans les deux cas, *respect* a une valence sémantique ternaire : les actants sont la personne qui respecte, l'objet respecté et l'instance détenant l'autorité.

¹³ Dans une fenêtre de 5 mots à gauche et à droite du mot-pivot *respect*, en tenant compte des noms, verbes, adjectifs, adverbes et prépositions.

¹⁴ Cf. Blumenthal & Diwersy & Mielebacher 2005.

référence très importante dans ces textes, et en particulier typique de la langue de bois utilisée par les autorités politiques ou religieuses¹⁵ ; exemples :

- (10) Elle [Mme Amodeo] a demandé à l'assistance de soutenir dans le **respect** des **traditions** et coutumes, les chefs **traditionnels**, qui sont appelés à être des piliers indispensables et incontournables de consolidation de la paix. (*Fraternité Matin* 2007)
- (11) Des principes fondés sur l'inviolabilité des vertus que sont le **respect** de la **tradition** afin que vivent la communauté « lébou », le Cap-Vert, le Sénégal, dans l'entente, la solidarité et la paix. (*Le Soleil* 2007)

Toutefois, avec un peu de recul historique, quelques journalistes se sont rendu compte de certains changements subis par les traditions ; cf. :

- (12) Après tout, le football est finalement si entré dans notre psyché nationale qu'il y a remplacé le **respect** des '**traditions** ancestrales'. (*Mutations* 2008)

Cette remise en question du respect des traditions reste cependant marginale au sein de notre corpus.

Quand c'est un être humain qui fait l'objet de respect, le collocatif-clé de ce nom (= le collocatif le plus caractéristique du corpus africain comparé au corpus hexagonal) est *vouer* ; exemple :

- (13) Le président Wade a une double légitimité pour bien réussir sa mission. Sa légitimité et ses galons de première opposition légale en Afrique de l'Ouest lui confèrent un supplément de légitimité pour parler à l'opposition guinéenne qui lui **voue respect** et admiration. (*Le Soleil* 2007)

Notons en passant que dans la presse africaine, la combinaison *vouer* + *respect* entre typiquement dans un stéréotype plus étoffé, qui comporte une coordination au groupe du complément (*respect et admiration, respect et considération, etc.*).

La méthode permettant de calculer les collocatifs-clés (voir ci-dessus) d'un corpus par rapport à un autre nécessite une brève explication : on part du calcul du score de similarité entre deux listes de collocatifs du même mot dans deux corpus A et B et on établit (automatiquement) la liste de deux ensembles disjoints : les collocatifs du mot-pivot présents dans A, mais pas dans B, et l'inverse. Puisque ces collocatifs sont indiqués par ordre de spécificité, on voit d'un coup d'œil les combinaisons les plus typiques dans chaque corpus. Exemple : on recherche d'abord les verbes spécifiques autour de *respect* dans le corpus africain et dans le corpus hexagonal ; on établit ensuite la liste des accompagnateurs verbaux spécifiques (selon *log likelihood*) contenus dans le corpus africain qui manquent au corpus hexagonal – et inversement. On constate alors que *vouer* (à gauche de *respect*) est le verbe le plus spécifique du corpus africain, mais n'existe pas en tant qu'accom-

¹⁵ Comme le montre la citation suivante, la situation n'est pas fondamentalement différente en Afrique du Nord : « la décision de la jeunesse tunisienne de mettre un terme au règne des 'vieux' remet en question le sacro-saint principe du respect dû aux anciens et l'ancienne configuration du pouvoir fondé sur l'allégeance de la *ra'yya* ('peuple') au *ra'i* ('chef'), relayée par le modèle du rais-père de la nation. » (F. Zouari dans *Jeune Afrique* 2617, 2011 : 146).

pagnateur spécifique de *respect* dans le corpus hexagonal¹⁶. La situation inverse est celle de *vérifier*, très spécifique dans le corpus hexagonal, absent des accompagnateurs spécifiques dans le corpus africain. Exemple :

- (14) Parmi les documents et les échantillons de vins saisis, les enquêteurs comptent **vérifier** le **respect** de la réglementation sur les quotas de production et sur la qualité de la vinification. (*Sud Ouest* 2002)

Ces deux verbes évoquent à l'évidence des acceptions différentes de *respect* : *vouer* fait penser au sentiment que peut être le respect (cf. *Petit Robert*, sous **respect 2.** – sens « affectif »), alors que *vérifier* concerne l'acception « Considération pour une chose jugée bonne, avec le souci de ne pas y porter atteinte, de ne pas l'enfreindre » (cf. *Petit Robert*, **respect 4.** – sens « déontique »). D'une manière générale, on peut constater que les deux acceptions sont également bien représentées dans le corpus africain ; en revanche, dans le corpus hexagonal, l'acception déontique l'emporte de loin. La combinatoire de *respect* dans les deux corpus se ressent inévitablement de ce traitement inégal de la polysémie – surtout parmi les combinaisons moins courantes.

Quelques verbes réunissent ces deux particularités de n'appartenir, comme accompagnateurs spécifiques de *respect*, qu'au corpus africain et d'activer le sens déontique de ce nom. Le représentant le plus spécifique de ce groupe, arrivant au deuxième rang des verbes propres au corpus africain juste après *vouer*, est *prescrire* (suivi ultérieurement entre autres par *exhorter*). En effet, *prescrire* + *respect* constitue l'une des combinaisons les plus spécifiques du corpus africain, alors qu'elle n'existe qu'au rang d'hapax dans la presse hexagonale. Exemples :

- (15) Pour éviter de fragiliser le parti dans la capitale économique, la mission a **prescrit le respect** des textes du parti, **le respect de l'autorité** des présidents des sections par les présidents des organes spécialisés, et le retour de l'esprit de camaraderie. (*Cameroon Tribune* 2008)

Dans la perspective hexagonale, l'une des étrangetés de ce syntagme est l'usage fréquent, essentiellement au discours direct, de l'article indéfini devant le nom, et cela surtout au Cameroun, mais aussi dans d'autres États :

- (16) En outre, je **prescris un respect** entre les membres de la fédération, car rien ne peut se faire sans la paix, et nous avons besoin du karaté aux Jeux africains [...]. (*Mutations* 2007)

Nous allons revenir plus bas sur cet emploi de l'article, qui demande explication. *Prescrire le/ un respect*, synonyme noble et courtois d'*ordonner*, profite en Afrique, sur le plan connotatif, de l'aura que véhicule l'acception affective (« respect des valeurs traditionnelles »). En fait, on peut se demander si, dans le corpus africain, il convient vraiment d'interpréter la coexistence de deux sens, l'un affectif, l'autre déontique, comme un cas de polysémie, comme le suggérerait l'article cité du *Petit Robert*. Puisque ce nom semble désigner la clef de voute de tout un système idéologique servant à maintenir l'ordre établi, on pourrait interpréter les

¹⁶ La combinaison de *vouer* et *respect* est tout à fait correcte selon les normes du français de France (cf. *Le Fur*, sous **respect**. Toutefois, sa fréquence dans le corpus hexagonal reste largement au-dessous du seuil de spécificité).

deux types d'emplois relevés non pas comme des acceptions différentes, mais comme des sens contextuels se distinguant par leurs orientations temporelles : orienté vers le passé, *respect* met l'accent sur l'attachement aux valeurs traditionnelles, attachement qui présuppose pragmatiquement un certain comportement ; orienté vers l'avenir ; le comportement préconisé par *respect* fait l'objet d'une exhortation explicite et assertée, qui prend appui sur l'autorité d'un énonciateur. Mais quelle que soit le versant temporel actualisé par le contexte de *respect*, antériorité ou postériorité, la fonction pragmatique du recours au nom *respect* reste la même : il s'agit toujours, dans l'esprit du locuteur, d'exercer un contrôle sur les destinataires du message.

Si la collocation *prescrire le respect* est quasiment absente des corpus hexagonaux, c'est d'abord que *respect* ne s'intègre pas à un système clair d'instrumentalisation idéologique dans les journaux de France. Mais la tentative d'explication se doit sans doute d'aller plus loin et tenir compte de ce que certains linguistes appellent « ethos » : les « normes d'interaction propres à une culture » (cf. Charaudeau & Maingueneau 2002 : 240) semblent orienter le style communicatif en Afrique vers une vision hiérarchique des échanges verbaux¹⁷, ce qui favorise le déploiement du discours d'autorité dans les journaux, notamment dans le discours direct et le discours rapporté.

La majorité des emplois étranges de l'article indéfini devant *respect* concerne la valeur appellative du nom, orientée vers l'avenir. Tout se passe comme si l'incertitude, par définition inhérente à l'avenir, trouvait son expression dans l'article indéfini, censé signaler des entités ou des faits non connus. Comparons les exemples suivants, basés sur des verbes également appellatifs :

- (17) Les clients sur place comme le vieux Talla n'ont pas fait d'appréciation du prix du pain sinon pour **demander un respect** du prix fixé par le gouvernement. (*Le Soleil* 2007)
- (18) Serigne Bara **appelle à un respect** des interdits dans la ville de Touba. (*Le Soleil* 2008)
- (19) « Résolvons les questions essentielles qui puissent nous permettre d'avancer », a ajouté Blé Goudé, **appelant à un respect** de l'accord de Ouagadougou. (*Fraternité Matin* 2008)

Dans d'autres cas, plus rares, l'indéfini semble trahir une certaine maladresse dans le maniement de la détermination ou de la quantification et correspond au partitif ou bien à des morphèmes comme *un peu de*, *beaucoup de*, *un certain* ; cf. :

¹⁷ Cf. Farenkia (2008 : 13) : « Comme dans la plupart des sociétés africaines, les membres de la société camerounaise présentent un ethos à dominance hiérarchique ». L'ethos communicatif qui prévaut au sein d'une société est défini comme « la manière dont les membres de cette communauté se présentent et se comportent dans l'interaction sociale » (*loc. cit.* p. 12). Le concept d'ethos communicatif, dont l'efficacité opératoire ne nous paraît pas encore assurée, est à cheval sur les domaines de la sociologie et de la linguistique. Dans sa partie linguistique, elle s'apparente à la métafonction « interpersonnelle » dans les termes de Halliday & Matthiessen (2004 : 20s, 29s).

- (20) Moi, je mets beaucoup de temps avant de sortir un album puisque j'ai besoin de temps et que **j'ai un respect** pour les gens qui me font l'amitié de venir vers moi. (*Le Soleil* 2008)

L'analyse syntaxique des types d'emplois de l'indéfini devant *respect* semble donc ouvrir des perspectives intéressantes. Toujours est-il que les collègues africains et français spécialistes de la francophonie africaine s'avouent désemparés devant ce phénomène, apparemment décrit nulle part¹⁸ et limité à la grammaire locale (très locale !) de *respect*.

Il ne nous paraît pas exclu qu'un détour par l'anglais soit envisageable pour expliquer la construction intrigante au moins partiellement. Dans les mass-médias de l'Afrique francophone (surtout du Cameroun), l'anglais est très influent, ne serait-ce que par le biais des agences de presse anglophones, dont les messages se traduisent souvent mal, parce que trop mot à mot. Pour rendre plausible notre tentative d'explication, appelons d'abord l'attention sur une autre collocation spécifique du corpus africain : *promouvoir + respect*. Exemple :

- (21) Au-delà des interpellations et condamnations, il s'agit de **promouvoir** un meilleur **respect** pour la chose publique, pour le bien commun. (*Cameroon Tribune* 2006)

Or, l'expression *to promote a respect* (avec article indéfini, et sans adjectif qualificatif comme dans (21)) est extrêmement fréquente en anglais – il suffit de consulter *Google.com* pour s'en convaincre. Une grande partie des emplois de *promouvoir + respect* est directement traduite de l'anglais, et cela non seulement dans les journaux camerounais. Faut-il donc voir derrière l'emploi étonnant de l'indéfini devant *respect* une influence de l'anglais ? L'hypothèse générale ne manque pas de plausibilité, mais il faudrait malheureusement la spécifier par une hypothèse supplémentaire : ce n'est pas *to prescribe a respect*, presque inexistant sur *Google*, qui a pu donner *prescrire un respect*, mais une autre combinaison anglaise, éventuellement celle avec *to promote*. Le lecteur se rend compte que le dernier mot n'est pas encore dit sur l'étrange actualisation de *respect* dans la presse africaine (et étonnamment surtout au discours direct, à caractère parfois informel). Mais il convient sans doute de songer à une pluralité de facteurs, dont les conditions syntaxiques et pragmatiques exposées ci-dessus, mais aussi les particularités de l'emploi de *respect* en anglais.

3. Conclusions méthodologiques et interprétation des résultats

Quelles conclusions d'ordre méthodologique pouvons-nous tirer de ces quelques observations faites dans deux corpus informatisés ? Nous voulions comparer la combinatoire spécifique de quelques noms dans les textes journalistiques hexagonaux et africains, dans le but de découvrir, au-delà des divergences d'emploi, d'éventuelles différences conceptuelles ou pragmatiques entre les mêmes noms en Afrique et en France.

¹⁸ Biloa (2001 : section 2.) aborde des problèmes comparables.

3.1. Sélection des mots-pivots

La première démarche dans ce programme de recherche est la sélection des mots-pivots : quels lexèmes veut-on comparer ? Deux solutions se présentent *a priori* : la méthode des mots-clés ou l'étude des éléments d'un champ onomasiologique, comme celui des affects. Convenons que l'identification des mots-clés ne va pas sans problème, car leur calcul statistique ne tient pas compte de la polysémie et s'avère par conséquent incapable de filtrer des acceptions qui mériteraient une analyse approfondie. Autrement dit, ce n'est pas le statut de mot-clé qui garantit à lui seul l'intérêt du mot pour une étude différentielle. Il convient donc d'affiner cette méthode par une autre, également automatique : le calcul des différences de profil combinatoire (score de similarité). Pour détecter rapidement les mots porteurs de différences entre deux corpus, on devrait donc combiner deux méthodes quantitatives : le calcul des mots-clés et celui, également automatique, des différences de profils (score de similarité combinatoire).

Si l'on veut éviter les difficultés de ces méthodes statistiques, relativement efficaces, mais qui font éventuellement l'impasse sur certains lexèmes intéressants, on peut choisir comme point de départ des descriptions de champs onomasiologiques ou notionnels. De cette manière, on ne risque pas de négliger des mots comme *tristesse*, qui ne frappent pas par une fréquence particulière dans l'un des deux corpus. Rien n'empêche par ailleurs de combiner méthodes onomasiologiques et méthodes statistiques, comme nous l'avons fait ci-dessus.

3.2. Grille d'interprétation des résultats

Quels que soient les principes de recherche des mots à comparer, on peut prévoir certains types de situations qui vont de la ressemblance parfaite à une divergence extrême. L'un des intérêts d'un tel zonage pourrait consister dans la détermination de domaines du vocabulaire où les risques d'incompréhension entre locuteurs de deux variantes du français paraissent *a priori* les plus grands.

Dans cet ordre d'idées, seraient (presque parfaitement) semblables les mots de même fréquence relative et d'une combinatoire plus ou moins identique – situation d'*admiration*, qui se trouve en-dehors de l'échantillon des noms traités ci-dessus.

Suit le groupe des mots inégalement fréquents, mais de combinatoire semblable (cas de *volonté*).

Un degré équivalent de dissemblance est marqué par les mots de fréquence semblable, mais de comportement différent (cas de *tristesse*).

Se situent plus près encore du pôle de la dissemblance totale les mots de fréquence et de combinatoire inégales (cas de *respect*, mot-clé africain, et *amour*, mot-clé hexagonal).

Les situations de plus grande dissemblance sont celles de mots comme *solitude*, caractérisés par d'énormes différences fréquentielles et un comportement combinatoire incomparable.

Il saute aux yeux que le quantitatif et le qualitatif s'entremêlent dans cette classification de façon inextricable. Ainsi, la plus grande fréquence du nom *amour* dans le corpus hexagonal semble liée à la prédominance de deux acceptions

différentes dans les deux corpus : amour entre individus (*cf. Petit Robert*, sous **amour** I. 3.) dans la presse hexagonale, amour de la patrie, etc. (*ibid.*, I. 1.) dans la presse africaine. Les divergences de la combinatoire découlent évidemment de cette différence entre acceptions.

Dans d'autres cas, les divergences combinatoires ne sont pas dues à la polysémie du mot, mais aux perceptions divergentes de ce qui constitue sans doute, pour les Africains et les Européens, le même référent. Ces différences de perspectivisation concernent le cas de *tristesse*, état affectif présenté dans la presse africaine comme un objet d'analyse de la part d'une tierce personne, alors que la presse française y voit un sentiment exprimé par l'expérimenteur.

D'un point de vue sémantique, donc qualitatif, la situation de *respect* semble encore bien plus compliquée dans la mesure où plusieurs types de différences se recouvrent : tout se passe comme si l'usage de la presse africaine construisait pour ce mot un nouvel espace polysémique basé sur un axe temporel, qui oppose le respect devant la tradition ancienne, s'imposant naturellement, au respect portant sur un nouveau règlement (loi, etc.), « prescrit » par une autorité en général politique. Dans les deux acceptions, le respect est perspectivisé comme le fondement de la société, véritable clé de voûte d'un endoctrinement politique, qui détermine la ligne de conduite du citoyen. De mot-clé quantitatif, *respect* s'élève donc au rang de mot-clé qualitatif (*keyword*), voire idéologique. Un segment de cette valeur sémantique du mot repose apparemment sur un soubassement morphosyntaxique, l'article indéfini soulignant le rôle du respect en tant qu'exigence à l'adresse du citoyen.

L'échelle de similarité que nous venons d'illustrer est largement fondée sur des différences quantitatives et graduelles : la fréquence des accompagnateurs les plus spécifiques. D'autres types de différences, qualitatives par définition, concernent les locutions existant uniquement dans l'un des corpus ainsi que des transformations morphosyntaxiques liées à un mot. Exemples :

- le français africain est particulièrement riche en formations à l'aide du verbe support *faire*, *cf. faire la propreté* 'nettoyer' (Cameroun), *faire son plein d'œuf* (Cameroun) 'être plein à craquer' ou *faire palabre* 'chercher querelle, se disputer' (Côte d'Ivoire) ;

- nous avons vu plus haut des emplois d'un nom avec article indéfini qui ne seraient guère imaginables en France ; un cas encore plus évident de changement morphosyntaxique est l'emploi de l'auxiliaire *être* avec *quitter* intransitif en français parlé ivoirien¹⁹ : *nous sommes quittés* ('partis') *à midi*. Ces modifications formelles ont la capacité d'entériner des changements conceptuels (*quitter* ne renseigne plus que sur le comportement de l'agent, en l'absence d'un patient).

3.3. De la combinatoire aux « faits sociaux » et aux idéologies

Que traduisent les différences combinatoires et / ou morphosyntaxiques discutées dans la présente contribution sur les plans pragmatique, sémantique ou référentiel ?

¹⁹ *Cf.* la contribution de B. Akissi Boutin & F. Gadet (section 3.4.) dans le présent volume.

Dans les journaux qui nous ont servi de base, elles correspondent souvent ou bien à des phénomènes participant de l'éthos d'une civilisation, *i. e.* au style communicatif d'usage, ou bien à des « faits sociaux », comme disait Durkheim, c'est-à-dire à des phénomènes généraux, extérieurs à l'individu et coercitifs à son égard. Que l'on pense, à titre d'exemple, à la vision de la solitude dans les sociétés occidentales, un mal à combattre par les autorités administratives ; ou bien à la tristesse, sentiment que l'on peut manifester ouvertement ou bien qu'il convient plutôt de cacher dans une société donnée.

D'autres différences peuvent relever du discours dominant : d'une volonté idéologique, d'un jargon, voire des stéréotypes de la langue de bois reflétant les intérêts de ceux qui contrôlent les médias (*cf. amour de la patrie, prescrire un respect, etc.*).

Que l'origine d'un certain type de combinatoire se trouve dans les faits sociaux ou bien dans les stratégies du discours au sens de Michel Foucault, le propre de l'environnement stéréotypé dans nos corpus est toujours de mettre en relief l'un des aspects possibles du sémantisme du mot, de lui imposer une perspectivisation et d'orienter l'attention du lecteur. Une telle perspectivisation peut restructurer la polysémie du mot en y installant de nouveaux axes, comme celui entre les deux orientations temporelles dans le cas de *respect*. Elle peut aussi aboutir à un changement sémantique, comme (en dehors de notre corpus) pour *palabre* 'querelle' dans *faire palabre*.

3.4. Tout n'est pas fait social

Admettons toutefois la possibilité de divergences combinatoires, liées à des particularités sémantiques, qui ne sont apparemment pas conditionnées par des faits sociaux ou idéologiques. Cela semble être le cas du verbe *quitter*, mentionné ci-dessus. S'il a pris le sens de 'partir' en français africain, les causes de cette évolution sont sans doute essentiellement intralinguistiques et tiennent à la transitivité relativement faible du verbe, connue depuis longtemps (*cf. Blumenthal 2006 : 58*). Disons, pour simplifier à l'extrême, que *quitter* a une prédisposition pour le changement présenté ici, lequel n'a pu s'accomplir (sorte de *genetic drift*) que dans l'environnement peu normatif qu'offre l'oralité africaine. Bref, tout ce que nous observons dans les combinatoires de variétés divergentes n'est pas dû aux influences de la société.

3.5. Questions ouvertes

Restent trois grandes questions méthodologiques qui dépassent le cadre de la présente contribution :

1) L'analyse de la dimension syntagmatique des noms traités peut-elle déboucher sur la description d'unités textuelles plus larges que les collocations binaires décrites jusqu'ici ?

Réponse brève et provisoire : en l'état actuel de nos recherches, il semble que les vastes structures stéréotypées dans la presse africaine dépendent plutôt du verbe régissant que du nom ; c'est ce que nous avons essayé de

montrer à propos du verbe-clé africain *exhorter* (Blumenthal 2010), qui se combine d'ailleurs de façon spécifique avec *respect* ; cf. l'exemple suivant : « Abondant dans le même sens, le président du comité de gestion du lycée, Akpess Abraham, a **exhorté** les élèves au **respect** des valeurs morales et au travail, gage de toute réussite sociale. » (*Fraternité Matin* 2007)

2) Peut-on relever des structures combinatoires semblables pour les noms en français africain appartenant au même paradigme sémantique ? Le cas échéant, ces structures s'opposent-elles à la combinatoire des mêmes mots en français de France ? La question pourrait concerner la relative rareté d'accompagnateurs, pour certains noms d'affect en français africain, de mots qui expriment la manifestation de sentiments.

3) Existe-t-il, à l'échelle de l'ensemble du lexique, des tendances combinatoires totalement différentes en Afrique et en France ? Un indice en ce sens pourrait être le fait, facile à établir statistiquement, que l'article défini est bien plus fréquent dans le corpus africain (qui nous présente pour ainsi dire un monde plutôt connu), alors que le corpus hexagonal frappe comparativement par la prédominance de l'article indéfini. Ce genre de problème montre de nouveau que notre thème, lexicologique à l'origine, débouche sur l'interface entre sémantique et syntaxe.

3.6. Conclusion générale

Si une comparaison un peu audacieuse est permise ici, on pourrait suggérer que la méthode utilisée, l'étude statistique de la combinatoire à l'aide de quelques outils informatiques, n'est pas sans analogie avec ce que représente l'analyse de sang en médecine : à condition de disposer de l'équipement technique et des grilles d'interprétation, les deux procédés permettent d'obtenir rapidement une connaissance précise des caractéristiques d'ensembles plus vastes.

Nous avons essayé de mettre en place des méthodes donnant accès à une vue compréhensive des emplois des mots dans les presses africaine et hexagonale. Notre démarche s'appuie sur les notions de « profil combinatoire » et de « score de similarité » entre profils pour aboutir à la comparaison des sémantismes des mots étudiés dans les deux corpus. D'un point de vue méthodologique, la comparaison n'a de sens qu'à partir du moment où l'analyste parvient à dégager de la masse des données factuelles ce qui compte sur le plan du contenu, à savoir la perspectivisation véhiculée par les emplois dans les deux corpus. Grâce à ce travail d'interprétation et d'induction, l'on passe du quantitatif au qualitatif, travail susceptible d'ouvrir une fenêtre sur des problèmes qui sortent du cadre du strictement sémantique. Car si les mots comparés se trouvent être statistiquement des mots-clés et en même temps des *keywords* au sens de Williams, on ne saurait plus ignorer la dimension sociolinguistique, peut-être même anthropologique de la démarche et de ses résultats, lesquels renvoient dans certains cas à des « faits sociaux » (Durkheim).

Nous espérons que ce genre d'études, qui porte tout d'abord sur la combinatoire, pourra contribuer à l'examen d'une problématique bien plus vaste, celle de la différenciation progressive de plusieurs variétés du français. Vu les tendances à la mondialisation stylistique des médias, il tombe toutefois sous le sens que la diver-

sification globale, reflet d'une plus grande autonomie du français en Afrique, peut aller de pair avec l'apparition de convergences partielles.

Bibliographie

- AMMON, U. *et alii* (2004). *Sociolinguistics. An International Handbook of the Science of Language and Society*. Berlin & New York, de Gruyter.
- BILOA, E. (2001). « La syntaxe du français parlé au Nord Cameroun », in *Le français en Afrique* 15. < <http://www.unice.fr/ILF-CNRS/ofcaf/15/bilola.html> >
- BLUMENTHAL, P. (2006). *Wortprofil im Französischen*. Tübingen, Niemeyer.
- BLUMENTHAL, P. (2006a). « Fragments d'un univers associatif », in Albers, I. & Nitsch, W. (éds), *Transports – Les métaphores de Claude Simon*. Frankfurt am Main e. a., Lang, pp. 117-131.
- BLUMENTHAL, P. (2010). « Les verbes dans la presse francophone d'Afrique noire », in *Le français en Afrique* n°26, pp. 117-136.
- BLUMENTHAL, P. & DIWERSY, S. & MIELEBACHER, J. (2005). « Kombinatorische Wortprofile und Profilkontraste. Berechnungsverfahren und Anwendungen », in *Zeitschrift für romanische Philologie* n°121, pp. 49-83. < <http://www.romanistik.unikoeln.de/home/blumenthal/publications/wortprofil-zrph121.pdf> >
- CARON, M. (2001). « Argumentation interne et argumentation externe au lexique : des propriétés différentes », in *Langages* n°142, pp. 10-21.
- CHARAUDEAU, P. & MAINGUENEAU, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris, Seuil.
- Dictionnaire des associations verbales du français* (2010), 2 tomes, Novossibirsk. < <http://ccfit.nsu.ru/~arom/old/test/dict/admin> >
- DIWERSY, S. (2010). *Kölner Romanistische Korpusdatenbank*. Köln, Romanisches Seminar der Universität zu Köln.
- DUCROT, O. (2001). « Critères argumentatifs et analyse lexicale », in *Langages* n°142, pp. 22-40.
- DURKHEIM, É. (1986 [1895]). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, PUF.
- ENGELKAMP, J. (1985). « Die Repräsentation der Wortbedeutung », in Schwarze, C. & Wunderlich, D. (éds), *Handbuch der Lexikologie*. Königstein, Athenäum.
- EVANS, V. & GREEN, M. (2006). *Cognitive Linguistics. An Introduction*. Edinburgh, Edinburgh University Press.
- FARENKIA, B. M. (2008). « Comprendre l'ethos communicatif camerounais », in Farenkia, B. M. (éd.), *De la politesse linguistique au Cameroun. Approches pragmatiques, comparatives et interculturelles / Linguistic Politeness in Cameroon. Pragmatic, Comparative and Intercultural Approaches* (Stil. Kreativität – Variation – Komparation, 2). Frankfurt am Main e. a., Lang, pp. 11-29.
- GEERAERTS, D. & CUYCKENS, H. (2007). « Introducing Cognitive Linguistics », in Geeraerts, D. & Cuyckens, H. (éds), *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*. Oxford, OUP, pp. 3-24.

- HALLIDAY, M. A. K. & MATTHIESSEN, C. M. I. M., (2004). *An Introduction to Functional Grammar*. London, Arnold.
- HOEY, M. (2005). *Lexical Priming. A New Theory of Words and Language*. London & New York, Routledge.
- HÖRMANN, H. (1977). *Psychologie der Sprache*. Berlin, Springer.
- LE FUR, D. (s.l.d, 2007). *Dictionnaire des combinaisons de mots*. Paris, Le Robert.
- LE NY, J.-F. (2005). *Comment l'esprit produit du sens*. Paris, Jacob.
- LYONS, J. (1977). *Semantics*. Cambridge, CUP.
- MEL'ČUK, I. (1998). « Collocations and Lexical Functions », in Cowie, A. P. (éd.), *Phraseology : theory, analysis, and applications*. Oxford & New York, OUP.
- NÖTH, W. (2000). *Handbuch der Semiotik*. Stuttgart & Weimar, Metzler.
- SAVILLE-TROIKE, M. (2004). « Anthropological Linguistics and the Ethnography of Speaking », in Ammon *et alii* (2004), pp. 109-120.
- SCHMIED, J. J. (1991). *English in Africa : An Introduction*. New York, Longman.
- SCHNEIDER, E. W. (2007). *Postcolonial English. Varieties Around the World*. Cambridge, CUP.
- SOLER, C. (2011). *Les affects lacaniens*. Paris, PUF.
- TANNEN, D. (2004). « Interactional Sociolinguistics », in Ammon *et alii* (2004), pp. 76-88.
- TOMASELLO, M. (2004). *Aux origines de la cognition humaine*. Paris, Retz.
- TUTIN, A. & NOVAKOVA, I. & GROSSMANN, F. & CAVALLA, C. (2006). « Esquisse de typologie des noms d'affect à partir de leurs propriétés combinatoires », in *Langue française* n°150, pp. 32-49.
- WILLIAMS, R (1976). *Keywords. A Vocabulary of Culture and Society*. Glasgow, Fontana.